

PRINCESSES

libres propos sur

la littérature pour

enfants

Vous trouverez ici la suite et la fin de cette chronique de littérature enfantine de Michel Forget. Le lecteur pourra se reporter aux précédents articles parus dans les derniers numéros.

DERNIERE SUITE

les enfants et les monstres: ils en redemandent

D'une façon générale les monstres qui font peur exercent une fascination considérable sur les enfants et l'on aurait certainement tort de croire que ces histoires risquent de les traumatiser. En même temps qu'ils les redoutent, ils les aiment et les redemandent (34). Car le monstre en histoire jouit d'un statut délicieusement ambigu. Il fait peur, certes, mais ce n'est qu'une histoire et une histoire qui finit (généralement) bien. Les histoires de monstres permettent ainsi à l'enfant de laisser parler sa peur, de s'abandonner au vertige de son angoisse tout en sachant déjà, au fond de soi, que cette histoire terrifiante est déjà surmontée par un dénouement heureux. Et rien n'est plus rassurant, au fond, que de se savoir déjà vainqueur du combat.

Ce qu'il faut bien comprendre, en tout cas, c'est que ces monstres auxquels l'enfant aime à prêter une existence objective sont, en réalité, la projection au plan de l'imaginaire de ces monstres très réels qui l'habitent parfois comme ils nous possèdent nous-même et qui sont l'anxiété, la peur, la colère, la jalousie... tous ces élans qui viennent parfois de très loin et paraissent vouloir nous emporter. Un très joli petit livre de Hanna JANUSZEWSKA met ceci parfaitement en lumière (35).

L'histoire commence ainsi:

*"Quand je suis très fâché,
en colère à serrer les poings,
je voudrais rencontrer des lions,
des lions aux gueules féroces".*

et l'enfant les rencontre en effet ces lions intérieurs et ils l'accompagnent dans une belle promenade dans la campagne environnante. Par le jeu du dessin, l'illustrateur a donné à ces lions une dimension cosmique. Ils se confondent avec les arbres, avec la mer, avec les nuages, ils semblent dominer de toute leur importance le petit garçon. Lorsque celui-ci revient à la maison sa maman lui dit:

"Toi enfin! Ces lions commençaient à m'inquiéter, mais tout va bien, te voilà".

L'enfant est très étonné:

"Tiens, tu savais que j'avais des lions avec moi?"

La maman fait alors cette réponse pleine de finesse:

"Quand je suis en colère, moi aussi je me promène avec des lions".

par laquelle l'enfant est amené à comprendre qu'il n'est pas le seul à se sentir débordé parfois par le flot de pulsions incontrôlables (et inconscientes) qui montent du plus profond de lui-même, que les adultes connaissent, comme lui cette menace et qu'ils y cèdent quelque fois et qu'il n'y a rien dans tout cela que de très naturel et de très ordinaire.

prendre plaisir à
la fiction mais
savoir que c'est
de la fiction

Je voudrais maintenant en venir à une autre fonction positive des livres d'enfants et que j'appellerai leur fonction démystificatrice. J'ai dit plus haut combien il pouvait être utile d'avoir recours au merveilleux pur, aux magiciens et sorcières, aux lampes d'Aladin et aux talismans protecteurs. Il faut ajouter que tout ceci est utile, en effet, à condition de fournir de temps en temps une sorte d'antidote à ce qui pourrait devenir un refuge et une fuite de la réalité. C'est pourquoi j'accorde une grande importance à cette capacité de la littérature de jeunesse de démystifier certaines figures qui continuent cependant à faire son charme et dont se nourrit son pouvoir. L'esprit de l'enfant est ainsi amené à travailler à deux niveaux: l'un où il se délecte du jeu fabuleux des personnages magiques et inventés, l'autre où il construit son savoir de leur non-existence et où, sans perdre d'intérêt pour leurs exploits, celui-ci s'augmente encore de savoir qu'ils n'existent pas. Ceci a pour fonction de mettre l'enfant sur la voie de son rapport d'adulte à l'imaginaire qui consiste à prendre plaisir aux oeuvres de fiction sans pour autant cesser de savoir qu'il s'agit d'oeuvres de fiction. C'est à condition que soit maintenue cette distinction des deux domaines que l'imaginaire et la réalité peuvent s'enrichir l'un l'autre: sans austérité pour l'une, sans illusion pour l'autre. Quelques exemples:

démystifier
le merveilleux

*Un vieux policier raconte ses souvenirs du bon vieux temps:
"Des fantômes, il y en avait en veux-tu, en voilà, mais c'est fini
ça depuis que la science a prouvé qu'ils n'existaient pas" (26/74)*

Ou encore: un pauvre bûcheron, compromis dans une sale affaire médite sur le triste sort qui l'attend:

"Me voilà dans un beau pétrin! Crénom d'une souche, qu'est-ce que je pourrais bien faire? Si je ne rétablis pas cette fille, ils me coupent la tête. Si ce n'était pas dans un conte, je dirai que ça ne va pas, couper comme ça, pour rien, la trombine aux gens! (26/127)

Toujours dans le même livre, un autre procédé de distanciation par rapport au magique se retrouve dans cette histoire qui nous montre un fantôme, "un des plus repoussants fantômes qui ait jamais existé" et qui effrayait les gens par ses horribles cris dans la forêt, obligé de s-cendre en ville pour se faire soigner chez un médecin à cause d'une extinction de voix qui l'empêche de poursuivre sa sinistre besogne (26/132).

Les fées et les sorcières sont soumises aux mêmes traitements que les fantômes. Ainsi la fée de la Source qui, à la suite de travaux entrepris pour capter la source qui était son royaume, se trouve conduite par le réseau des canalisations jusqu'à l'évier d'une cuisine où elle devient la Fée du Robinet:

"C'était une chance pour elle, car elle aurait aussi bien pu tomber dans une chasse d'eau, dans ce cas, au lieu de la fée du robinet, elle serait devenue la fée des cabinets. Mais par bonheur cela n'arriva pas. (23/89)

Une autre manière de démystifier la fée c'est de la montrer empêtrée dans ses propres pouvoirs et confondant l'usage des dons qu'elle est capable de conférer, tout cela entraînant, naturellement d'inextricables imbroglios (23/97).

Quant aux sorcières, elles ont droit elles aussi à ce regard décapant qui n'ôte cependant rien à leur pouvoir d'envoûtement. C'est ainsi que celle de la rue Mouffetard fait la queue à l'épicerie pour acheter la sauce tomate en boîte sans laquelle elle ne peut assaisonner les enfants qu'elle dévore (23), tandis qu'il est bien difficile de prendre au tragique sa collègue bloquée sur son balai aux feux rouges et dans les embouteillages (2/114). Il s'opère ainsi une sorte de banalisation de la sorcière qui se traduit, par exemple, dans le dialogue suivant, exempt de toute dramatisation en dépit de l'évènement qui vient de se passer:

*-Les parents: "Il ne s'est rien passé aujourd'hui?"
-Si, dirent-elles. Nadia a été enlevée par la méchante sorcière.
-Ah? Et alors?
-Alors Bachir est parti pour la délivrer.
-Ah! Très bien! Rien de plus?
-Non, rien de plus...
-Parfait. Venez goûter. (23/182)*

une pédagogie de
l'impertinence

Ces procédés de distanciation ont ainsi le mérite de jouer sur deux tableaux. Ils préservent le magique et la présence des personnages merveilleux dont l'imagination s'enchante tout en préservant de les prendre tout à fait au sérieux. En outre, cette banalisation des pouvoirs magiques me paraît pouvoir s'inscrire facilement dans le cadre plus vaste de ce que j'appellerais volontiers une pédagogie de l'impertinence. Une telle pédagogie, dont l'urgence est manifeste, consisterait à faire réfléchir très tôt les enfants à la nature réelle des pouvoirs auxquels ils sont ou seront soumis. Dans nos sociétés de plus en plus hiérarchisées et où le pouvoir tend à s'investir dans une multitude de figures contraignantes (maîtres, parents, directeurs, bureaucrates, présidents, experts, médecins, inspecteurs...) il devient éducatif et c'est un devoir civique que d'éveiller la méfiance à l'égard des autorités statutaires, d'instaurer l'habitude du doute préalable face à toutes les prétentions au commandement et d'entraîner les enfants à une démystification systématique du jeu bouffon de nos petits chefs et de nos grands sorciers.

la petite phrase
du livre qui nous
accompagne toujours

Je voudrais terminer ce panorama des apports du livre à l'enfant en attirant l'attention sur un aspect qui ne pourra jamais être analysé systématiquement puisqu'il dépend essentiellement du paysage intérieur de chaque enfant au moment de la lecture. Sur ce point d'ailleurs, il en va des enfants comme des adultes. Lorsque nous lisons un livre il arrive que nous tombions en arrêt devant une petite phrase qui éveille en nous des résonances infinies. C'est comme une rencontre qui vient à point nommé, parce que nous en étions là, tout simplement, en vertu

d'expériences récentes ou plus anciennes peut-être. Et voici que cette petite phrase ne nous quitte plus, elle nous accompagnera quelques années toute la vie peut-être. Par elle un coin du voile épais qui couvre l'existence aura été soulevé, peut-être pour nous seul. Pour les enfants de même je crois que les bons livres sont ceux au hasard desquels ils pourront rencontrer de ces petites phrases qui interrogent, qui illuminent ou qui font rêver. Ce qui est en jeu ici est souvent assez subtil: cela concerne les infinis méandres du coeur et de l'intelligence. Par là se fait un apprentissage essentiel qui est celui de l'ambivalence des choses et des demi-teintes de la vie. Ce dont il est question ce n'est donc, au fond, pas autre chose que le secret du renard dans "Le Petit Prince": "On ne voit bien qu'avec le coeur. L'essentiel est invisible pour les yeux" (18/chap.21). Il est difficile de donner des exemples de ces petites phrases puisque, par définition, elles n'ont de résonance que par rapport à la sensibilité d'un lecteur donné à un moment particulier de son cheminement. Je prends néanmoins le risque, à titre d'exemple, de citer, parmi des centaines d'autres possibles, quelques-unes de ces "petites phrases" qui invitent à s'arrêter un instant devant l'immense richesse et complexité de l'existence:

"La nuit, la prison répandait alentour une grande lumière et le tyran dans son palais avait beau faire tirer tous les rideaux pour ne plus la voir, il ne parvenait quand même pas à s'endormir. Jacques le Cristal, même enchaîné, était plus fort que lui, car la vérité est plus forte que tout, plus lumineuse que le jour, plus terrible qu'un ouragan" (36/30).

Le petit Mathias Ier saisit intuitivement les nuances de sens qu'il peut y avoir entre l'expression "sur mon ordre" et "à ma demande" et il invite ses jeunes lecteurs à réfléchir à l'importance d'une telle distinction". (27/t.I p.44)

Le monde des sentiments dans la vie sociale est particulièrement complexe. Ici plus qu'ailleurs les apparences sont trompeuses et il est bien difficile parfois de s'y retrouver:

"Le pauvre était gentil avec lui et avec tout le monde, et ne demandait qu'à rendre service. Aussi les gens du pays l'aimaient bien, tout en le méprisant un peu. Le riche, lui, était avare, d'un caractère dur et renfermé, de sorte que les gens, tout en le respectant beaucoup, ne l'aimaient guère" (23/141).

Au terme d'une histoire de château découvert au bout d'une route dont les adultes lui avaient assuré qu'elle ne menait nulle part, Gianni RODARI termine par cette réflexion d'une portée qui dépasse largement le cadre de ce petit récit:

"Certains trésors n'existent que pour celui qui explore le premier une route nouvelle" (36/68).

la discussion
est ouverte

Je dois m'arrêter, sinon conclure. Je suis conscient que bien des choses que je présente ici comme des affirmations mériteraient discussion. Celle-ci est ouverte et pourrait donner lieu à la poursuite de cette chronique de littérature enfantine en abordant, avec le concours de tous ceux que la chose intéresse, des aspects sur lesquels j'ai passé trop vite, que j'ai négligés ou qui appellent un autre point de vue. Ce que j'ai voulu montrer, pour le dire en deux mots c'est que les livres d'enfants sont un peu à l'existence ce que les livres de grammaire sont au langage parlé. On peut sans doute parler sans connaître les règles du langage, mais le maniement de la langue restera sans doute plus grossier

et nous serons plus démunis devant les pièges du langage. De même, on peut vivre sa vie sans jamais lire aucun livre, mais il est à craindre que nous soyons moins préparés à la saisir dans toute sa finesse et sa complexité si nous négligeons d'accueillir les livres qui ne sont au fond, que le lieu où l'expérience d'autrui s'offre à notre prise. C'est pourquoi lire un livre -même un livre d'enfant- est toujours une chose sérieuse, une aventure qui se propose à l'être tout entier et qui concerne tout aussi bien l'élan de l'intelligence que l'élégance du cœur.

Michel FORGET, 9 rue Franklin Roosevelt
68000 COLMAR

REFERENCES (suite)

Dans le texte, lorsqu'une référence comporte deux numéros séparés par un trait oblique, le premier renvoie au titre dans la liste ci-dessous, le second à la page.

- (28) J.M. BARRIE, *Peter Pan*, Idéal Bibliothèque, Hachette.
- (29) P. LIDSKY, *L'enfant et la société: Le Roi Mathias Ier de J. KORCZAK*, *Bulletin d'Analyses de Livres pour Enfants*, n° 29.
- (30) Ginette RAIMBAULT, *L'Enfant et la mort*, Privat.
- (31) Françoise MALLET-JORRIS, *Les feuilles mortes d'un bel été*, Flammarion
- (32) Bruno BETTELHEIM, *Psychanalyse des contes de fées*, R. Laffont.
- (33) Roald DAHL, *Charlie et la chocolaterie*, Folio-Junior.
- (34) Maurice SENDAK, *Max et les maximonstres*, Ecole des Loisirs.
- ((35) Hanna JANUSZEWSKA, *Les lions*, La Farandole.
- (36) Gianni RODARI, *Tous les soirs au téléphone*, La Farandole.

Cette rubrique qui paraît depuis plusieurs numéros n'a pu laisser aucun des enseignants que nous sommes indifférent. Alors n'hésitez pas à engager le dialogue, soit en faisant part de vos remarques à Michel Forget, soit en écrivant à CPE.

